

Léo Henry – *Nouvelles par email*

leo-henry.com/npe.html

Avec des gens de notre rue attrapés par **Emilie Angebault**

Ma rue



Dans ma rue, il y a des kebabs et des coiffeurs,
des kebabs remarquables et des coiffeurs épiques,
dont un qui s'occupe des tifs des footeux du Racing
et taille à l'œil, le dimanche,
ceux des sdeufs qu'il croise dans ses maraudes.
Un autre est une légende,
le Père de Tous les Coiffeurs Arabes,
les clients viennent de loin s'y faire tailler le coco,
d'Ilkirsch, de Molsheim, de Mulhouse même parfois,

le kebab d'à côté ne désemplit pas.

On y regarde la télé,

on y boit du ayran, de l'Oasis, du Capri Sun,

on y mange les tacos sauce fromagère inventés à Villeurbanne

incontournables gallons de modernité kébabière,

on y retrouve les copains,

on y refait le monde.

Les kebabs de ma rue sont des lieux de sociabilité
surtout masculine

pour les jeunes des cités voisines.

Les familles y reçoivent des sucettes,

une par enfant.



Dans ma rue, il y a une fleuriste, une banque, une pharmacie,
une blanchisserie, une onglerie, une boulangerie,
une agence immobilière, une auto-école,
et un magasin de prêt-à-porter.

Dans ma rue, il y a une microcrèche
et une épicerie en vrac,
un bistrot avec des jouets en bois et de l'IPA trop chère,
un cabinet d'orthodontie,
une librairie associative :
ma rue est un étrange mélange.

Dans ma rue, il y a
un PMU fréquenté par des accros du jeu,
un Chinois qui a tout ce qui vous manque
et un épicier turc qui fait boucherie hallal,
ses blancs de poulet pèsent un demi kilo.

Dans ma rue, il y a un tabac-presse,
fréquenté depuis quelques semaines comme un magasin soviétique
– avec les frontières fermées, plus de clopes allemandes –,
la queue sur le trottoir se fait salon où causer.

Dans ma rue, il y a une supérette Carouf
devant laquelle manche un zonard abstème.

« C'est bien, ça, je lui dis
(j'ai un sens incroyable du dialogue, dans la vraie vie).

– Ouais, il me répond, sauf quand c'est l'apéro ;
on se fait vite chier à boire du jus d'orange. »



Dans ma rue, il y a
une mairie de quartier moderne aux portes coulissantes mais grillagées
et une maison bizarre, toute de guingois,
à la façade rouge presque sans ouverture,
dont Aude me dit qu'elle est remplie de fûts d'alcool
et qu'elle communique, par un souterrain,
avec une salle des fêtes reconvertie en usine de serrures.
Dans ma rue, il y a des pompes funèbres vieilles comme le monde lui-même,
arborant en façade une roue de charrette bicolore,
noire d'un côté, blanche de l'autre, et qui symbolise
– c'est écrit en allemand –
le cycle de la vie
et de la mort.

Dans ma rue,
il y a la ruine sublime d'une boîte de nuit
sise dans un corps de ferme reconverti.
Les néons indiquent encore son nom en belles cursives de verre pété
Le Baron
et sur la porte lie-de-vin,
close depuis aussi longtemps que je me souviene,
une plaque de laiton brillant continue de clamer
Discothèque VIP.
Longtemps le lieu jouxtait une station-service

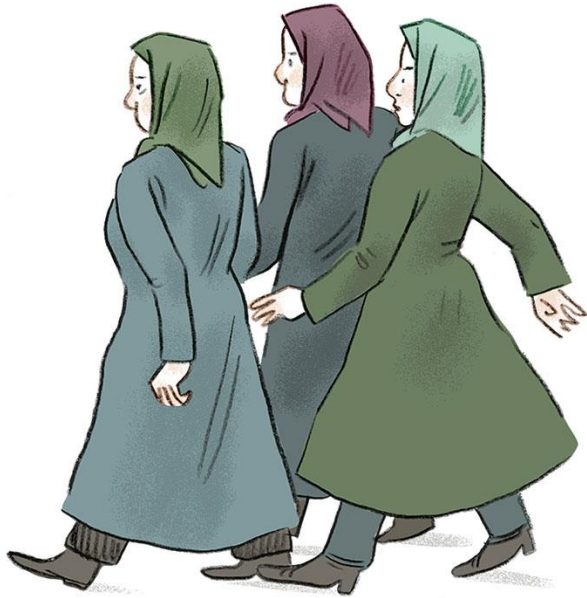
– que j'ai connue en difficulté, fermée, abandonnée, détruite
(on venait regarder le trou du chantier, semaine après semaine,
se demandant comment ils ressortiraient leur pelleteuse de l'excavation),
remplacée aujourd'hui par un immeuble d'habitation tout neuf,
locaux commerciaux à louer en rez-de-chaussée –
et j'ai toujours pensé à ce night-club comme à un dancing hanté de bord de route
dans un film américain,
l'imaginant bizarrement fréquenté par des vampires blonds à grosses racines brunes,
bide à bière, nuque longue et accent alsacien.



Il y a un pâtissier et un tapissier qui se font face,
leurs pas de portes
de part et d'autre
de ma rue.

La maison du tapissier est 1910, grès multicolore, néorégionale à joli balcon rond.
Dans la maison du pâtissier, on deale de la dure,
tartelettes à se damner, créations aux herbes,
et une spécialité unique à base de meringue, de crème pâtissière et de kirsch.
Les enfants y entrent en disant pain,
ils en sortent en piaillant gâteau.

Dans ma rue, il y a une laverie aussi,
je n'en parlerai pas,
c'est mon secret.



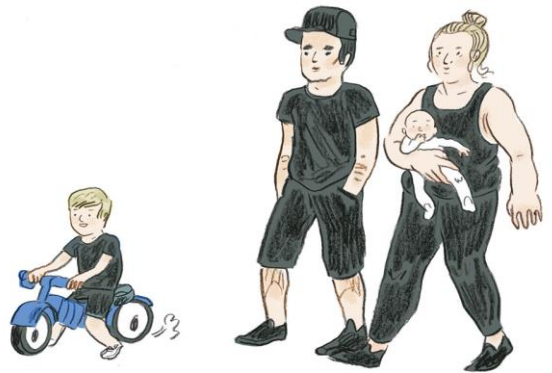
Ma rue est une route tracée il y a trois mille ans,
de l'île de Strasbourg à la colline de Hausbergen
– une éminence risible à l'ombre de laquelle vivent,
comme des hobbits, depuis la préhistoire,
les Domimontains ultra-vernaculaires,
les deux pieds embourbés dans leur loess fertile.
Depuis tout ce temps,
ma rue relie les gens à travers bois, à travers champs,
à travers potagers cultivés en lanières,
elle dessert les fermes et les vergers,
les serres, les petites fabriques,
les installations ferroviaires,
et de 1862 à 2006,
le site historique de la brasserie industrielle
qui contribua au rayonnement universel
– et façonna l'âme –
de mon quartier.
Cronembourg
c'est aussi là que j'habite.



La guerre et le commerce,
le commerce et la guerre.

Au printemps 1262,
Marx d'Erckersheim, chevalier en armure,
descend ma rue
pour dégingluer en rase campagne son homologue Beckelar,
champion de l'évêque de Geroldseck.
C'est le coup d'envoi de la bataille de Hausbergen.
Je la fais courte : les bourgeois, vainqueurs sous la colline,
arrachent à l'Église la gestion de la cité.
Ils ne l'ont plus lâchée depuis.

À l'été 1870,
au coin de ma rue et de la rue Jules Verne
– Jules Verne a quarante-deux ans,
il vient de publier Vingt mille lieues sous les mers –
les Prussiens montent une pièce d'artillerie
pour bombarder de loin Strasbourg assiégée.
Peut-être est-ce de là que partent les obus incendiaires
qui, par une chaude nuit d'août,
mettent le feu à la vénérable bibliothèque de la ville,
détruisant pléthore d'incunables
et l'unique exemplaire du Hortus Deliciarum
d'Herrade de Landsberg,
jardin merveilleux
aux illustrations magiques.



Ma rue commence
en plein nulle part,
dans l'ancienne zone non ædificandi,
aux portes du cimetière Ouest
où reposent aujourd'hui
un père de la sociologie et du café-théâtre en dialecte
– ce sont deux personnes différentes.
On y trouve un hub de transports multimodal,
– parking silo, arrêt de tram –
une villa démontable,
une maison californienne repompée d'un Hitchcock,
un square où les mêmes se laissent choir dans des copeaux de bois,
un restau alsaco où l'on sert des escargots, du cervelas, des vols-au-vent...
c'est un vrai vrac, en bref,
ça ne ressemble à rien,
mais c'est la porte de chez moi,
quel que soit l'endroit d'où je revienne.

Ma rue s'achève,
pour moi, au pont de chemin de fer,
même si elle continue bien au-delà
qu'elle finisse même par se faire route,
vraie départementale à numéro, et tout.
À la frontière, la pizza en livraison
entretient une maigre flotte de pétrolettes
qui toussent avant de démarrer,
et le gastro de banlieue,
– Gault & Millau, Pudlo,
hot spot de dîners d'entreprise –
dresse ses couverts jusqu'au fond du hangar,
ses voitures jusqu'au bout du parking
grand comme ça pour venir de partout.
Le talus de la voie ferré est couvert d'herbes folles.

Sur le viaduc, lentement,
des trains épatants glissent,
motrices, draisines,
théories de citernes,
containers,
châssis vides,
wagons bâchés peints aux blases de graffiteurs de l'Est,
et je ne sais toujours pas pourquoi j'aime tant ce spectacle,
l'incertitude de la taille des convois,
le cri aigu des freins,
le dougdoug des roues
qui me parle au ventre de hoboies, de boogies.
Les trains dans le soir sont si beaux
quand on s'est défait du fardeau de devoir en parler.



Léo Henry - Nouvelles par email
leo-henry.com/npe.html

Avec des gens de notre rue
attrapés par **Emilie Angebault**.